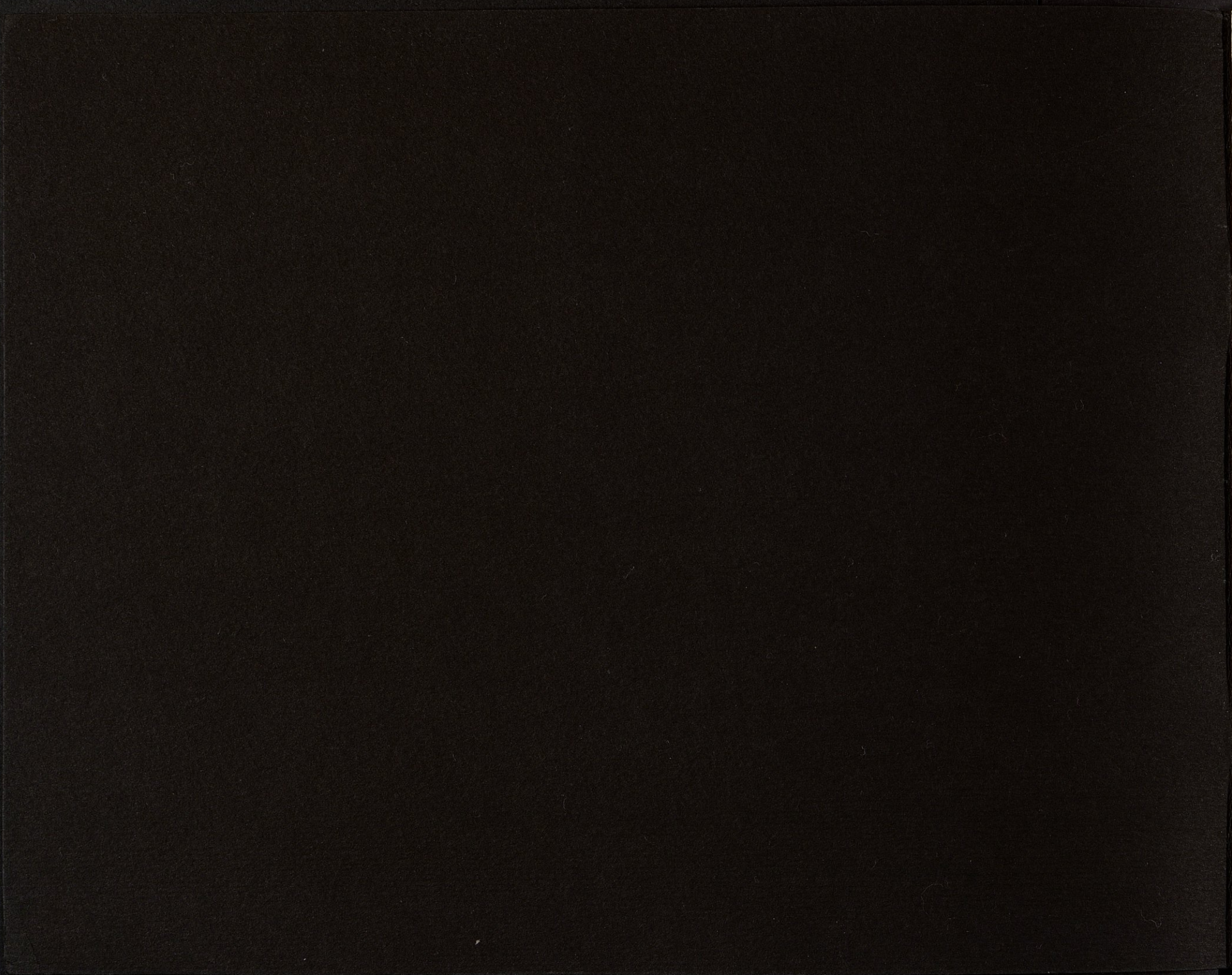


LENA VANDREY · ARMAND AVRIL · LENA
AND AVRIL · LENA VANDREY · ARMAND





maison de la culture · grenoble 26 mars · 2 mai 76

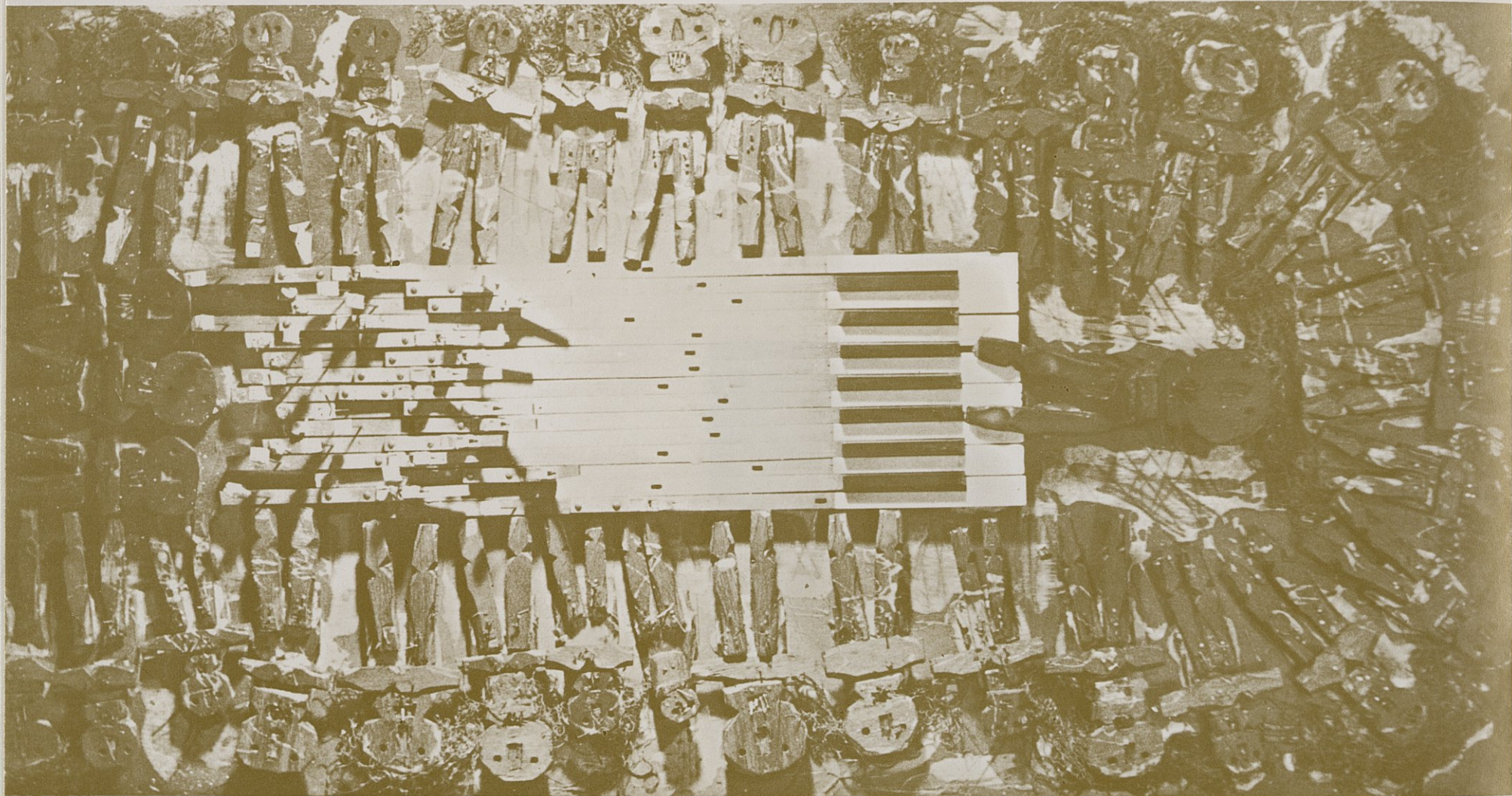
A.S.V.E.L.



Armand AVRIL

1926 - LYON - Autodidacte.
Fait de la peinture de 1952 à 1968.
Montages depuis 1969.

A participé à de nombreuses expositions en France
et à l'étranger.



Par tous ces clous qui dépassent, comment ne pas être accroché ? Il y a dans cette oeuvre mille aspérités, mille creux et mille pointes : elle agit d'abord, sur la sensibilité, comme le ferait une râpe.

*
* *

Ainsi vous êtes, malgré vous, agrippé. Vous êtes tombé sur un objet aigu et crochu qui a déchiré un peu le beau tissu de vos idées. Vous pensiez (je le pensais aussi, bien sûr : la culture en prêt à porter ; la connaissance des arts en grande confection) que l'art avait pour fonction d'émouvoir, de produire de la beauté et même du sublime. Bref, nous divaguions, sans le savoir. Vous voici confronté à quelque chose de particulièrement irréductible et de si dur que vous y laissez quelques lambeaux de votre parfaite assurance. Ni beauté, ni sublime, vraiment. Et pour ce qui est des émotions, vous vous doutez qu'Avril en éprouve toujours plus que vous.

*
* *

Vous voilà donc floué. Comment être ému par des bouts de bois, des bouchons, des capsules pour bouteilles de bière ? Et quelle idée de la perfection peut bien nous donner une oeuvre si manifestement bricolée ? Que lui dire aussi qu'elle comprenne, et que lui reprocher qui la fasse tomber ? Son premier mérite - et peut-être le seul - est à l'évidence d'exister.

*
* *

D'abord de grands cimetières. Ces bonshommes grossièrement taillés dans le bois et couchés ; ces boîtes comme autant de tombeaux ou de coffrets à reliques ; ces allées maladroitement tracées (rudes au toucher, comme du gravier) : ici repose quantité de rêves.

Et puis toute cette poussière. Ces grains, ces aspérités, ces coins d'ombre aussi, entre deux pinces à linge ou deux bouchons. Par dessus tout, cette souveraine imperfection qui vous fait croire que l'art se présente ici en négligé, à son immédiat lever.

*
* *

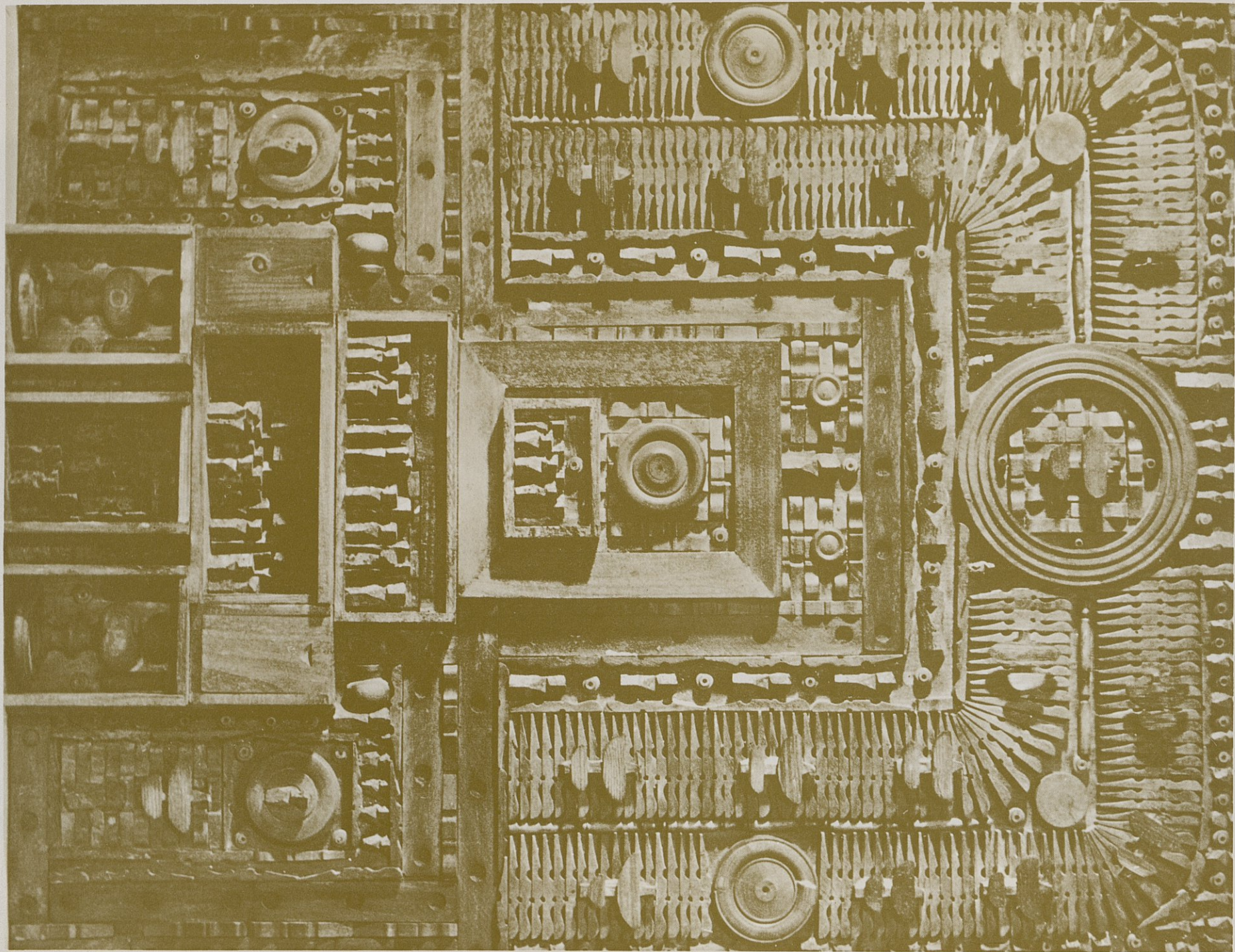
Pourquoi ne pas voir non plus des emblèmes, des inscriptions, des signes peut-être ? Effacés, érodés, rompus. Du temps a passé sur tout ce et c'est un long travail de fouille qu'il faudrait entreprendre pour retrouver sous les décombres quelques traces d'une vie antérieure, d'un langage originel. (Il va de soi qu'on ne découvrira rien. Ces ouvrages si vieux sont neufs : ils sont nés en ruines.)

*
* *

Etonnants paysages ouverts par ces travaux. Ici, la rudesse du désert, son aridité. Des crânes ; et chez les vivants, le squelette qu'on devine. Enfoncés dans le sable, les corps sont invisibles. Un oiseau de proie peut planer au-dessus de ce monde. Ailleurs, c'est le moutonnement infini des pinces à linge.

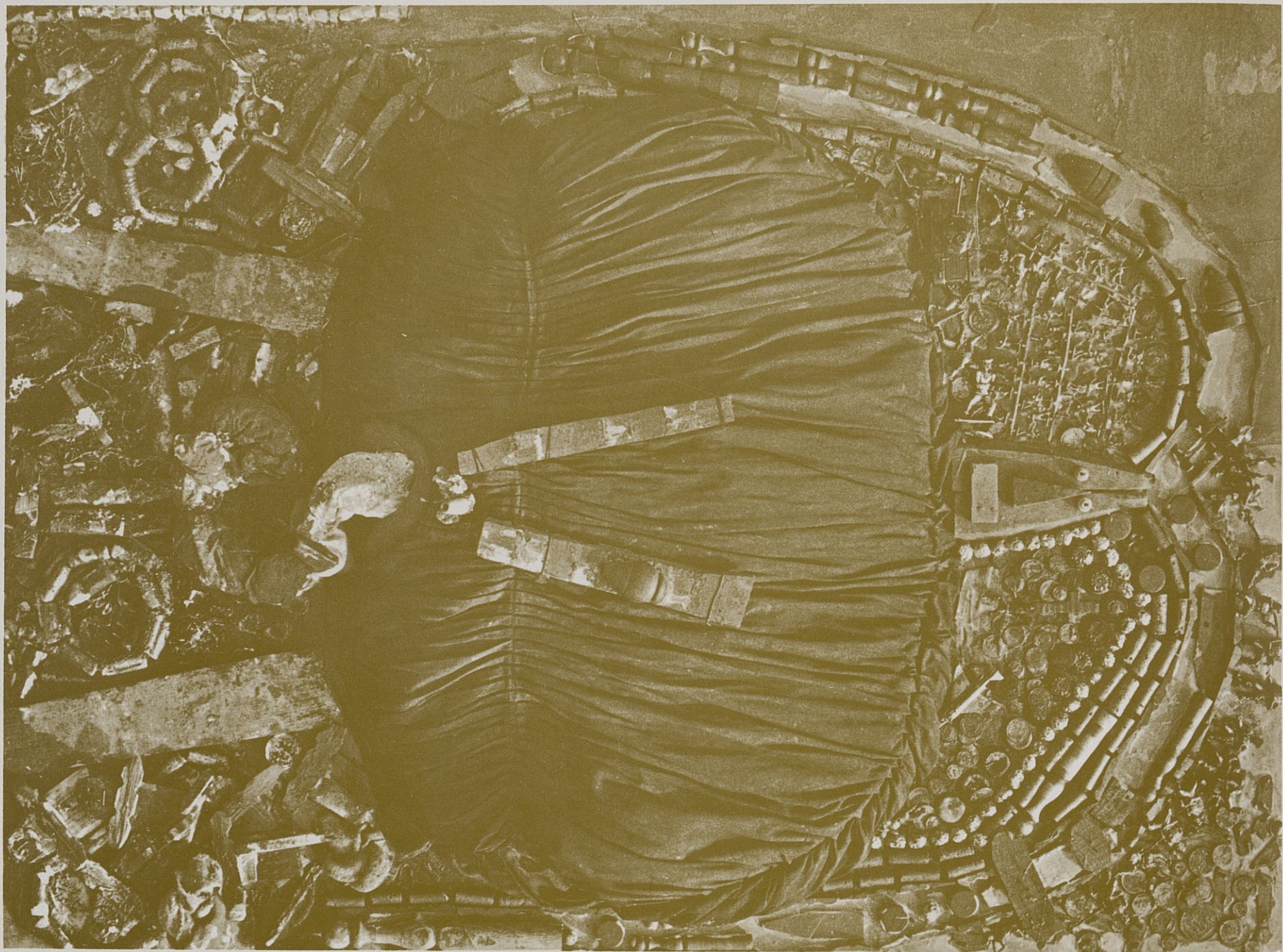
*
* *

Enfant, l'artiste a peut-être été Geronimo ou Cochise. Voici encore les plumes, les flèches et les arcs. Les grands chefs indiens qui n'ont pas fini de tourmenter nos consciences ou nos mémoires revivent une fois de plus dans cette oeuvre. Ils surgissent par endroits dans les montages d'Avril, sages totems dédiés à l'esprit d'enfance.



A Cassis, les pierres, les poissons, les rochers vus à la loupe
le sel de la mer et le ciel m'ont fait oublier l'importance humaine
M'ont inciter à tourner le dos au chaos de nos agissements
M'ont montré l'éternité
dans les petites vagues du port
qui se répètent
sans se répéter.

WOLS.



J'EN RESTE SARDINE

*C'est la magie des mots d'amour
D'une turbine regret d'un jour,
J'en reste sardine.*

*Mon estomac est en lambeaux et mon frère
Dagobert m'a dit : restaure-toi d'amour, de mots,
d'une sardine. Et ma petite turbine
quelle piètre petite combine,
je l'offre au vent pour un mégot.*

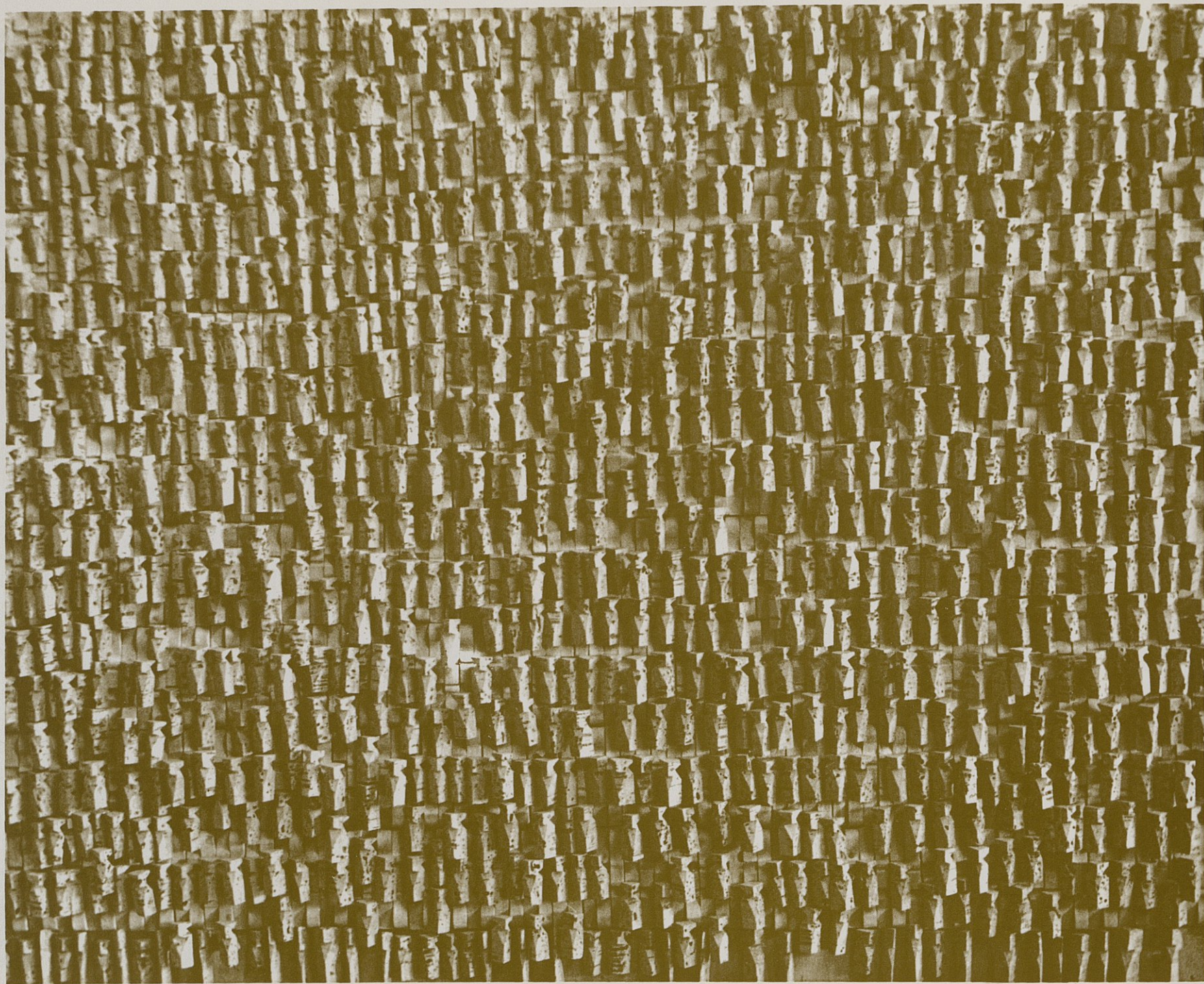
*Je n'ai à paître qu'un escargot
Mon estomac grimace dans ma bedasse
et ma denture s'escrime en vain à mordre dans la faim.*

*Qu'elle est coriace, et au monde un refrain
qui fait serin s'évanouit derrière
les fagots dans une nuit illusoire.*

*Comme la sardine sous un ciel de lit
pour se protéger de l'orage, un sondeur
de temps, tout magicien qu'il est ne sait qu'en dire
et se tait longtemps.*

HIPPOBOSQUE AU BOCAGE

par Gaston CHAISSAC.





... TOUTE VRAIE CULTURE S'APPUIE SUR LES MOYENS BARBARES ET PRIMITIFS DU TOTEMISME, DONT JE VEUX ADORER LA VIE SAUVAGE, C'EST-A-DIRE ENTIEREMENT SPONTANÉE.

Jamais, quand c'est la vie elle-même qui s'en va, on n'a autant parlé de civilisation et de culture. Et il y a un étrange parallélisme entre cet effondrement généralisé de la vie qui est à la base de la démoralisation actuelle et le souci d'une culture qui n'a jamais coïncidé avec la vie, et qui est faite pour régenter la vie.

Avant d'en revenir à la culture, je considère que la monde a faim, et qu'il ne se soucie pas de la culture ; et que c'est artificiellement que l'on veut ramener vers la culture des pensées qui ne sont tournées que vers la faim.

Le plus urgent ne me paraît pas tant de défendre une culture dont l'existence n'a jamais sauvé un homme du souci de mieux vivre et d'avoir faim, que d'extraire de ce que l'on appelle la culture, des idées dont la force vivante est identique à celle de la faim.

Nous avons surtout besoin de vivre et de croire à ce qui nous fait vivre et que quelque chose nous fait vivre, - et ce qui sort du dedans mystérieux de nous-mêmes, ne doit pas perpétuellement revenir sur nous-mêmes dans un souci grossièrement digestif.

Je veux dire que s'il nous importe à tous de manger tout de suite, il nous importe encore plus de ne pas gaspiller dans l'unique souci de manger tout de suite notre simple force d'avoir faim.

Si le signe de l'époque est la confusion, je vois à la base de cette confusion une rupture entre les choses, et les paroles, les idées, les signes qui en sont la représentation.

Ce ne sont certes pas les systèmes à penser qui manquent ; leur nombre et leurs contradictions caractérisent notre vieille culture européenne et française : mais où voit-on que la vie, notre vie, ait jamais été affectée par ces systèmes ?

Je ne dirai pas que les systèmes philosophiques soient choses à appliquer directement et tout de suite ; mais de deux choses l'une :

Ou ces systèmes sont en nous et nous en sommes imprégnés au point d'en vivre, et alors qu'importent les livres ? ou nous n'en sommes pas imprégnés et alors ils ne méritent pas de nous faire vivre ; et de toute façon qu'importe leur disparition ?

Il faut insister sur cette idée de la culture en action et qui devient en nous comme un nouvel organe, une sorte de souffle second : et la civilisation c'est de la culture qu'on applique et qui régit jusqu'à nos actions les plus subtiles, l'esprit présent dans les choses ; et c'est artificiellement qu'on sépare la civilisation de la culture et qu'il y a deux mots pour signifier une seule et identique action...

Si notre vie manque de soufre, c'est-à-dire d'une constante magie, c'est qu'il nous plaît de regarder nos actes et de nous perdre en considérations sur les formes rêvées de nos actes, au lieu d'être poussés par eux.

Et cette faculté est humaine exclusivement. Je dirai même que c'est une infection de l'humain qui nous gâte des idées qui auraient dû demeurer divines : car loin de croire le surnaturel, le divin inventés par l'homme je pense que c'est l'intervention millénaire de l'homme qui a fini par nous corrompre le divin.

Toutes nos idées sur la vie sont à reprendre à une époque où rien n'adhère plus à la vie. Et cette pénible scission est cause que les choses se vengent, et la poésie qui n'est plus en nous et que nous ne parvenons plus à retrouver dans les choses ressort, tout à coup, par le mauvais côté des choses ; et jamais on n'aura vu tant de crimes, dont la bizarrerie gratuite ne s'explique que par notre impuissance à posséder la vie...

Si fort que nous réclamions la magie, nous avons peur au fond d'une vie qui se développerait tout entière sous le signe de la vraie magie.

Le vieux totémisme des bêtes, des pierres, des objets chargés de foudre, des costumes bestialement imprégnés, tout ce qui sert en un mot à capter, à diriger, et à dériver des forces, est pour nous une chose morte, dont nous ne savons plus tirer qu'un profit artistique et statique, un profit de jouisseur...

[Alors que] la question reste de nommer et de diriger des ombres.

Ceci amène à rejeter les limitations habituelles de l'homme et des pouvoirs de l'homme, et à rendre infinies les frontières de ce qu'on appelle la réalité.

Il faut croire à un sens de la vie renouvelé...où l'homme impavide-ment se rend le maître de ce qui n'est pas encore, et le fait naître.



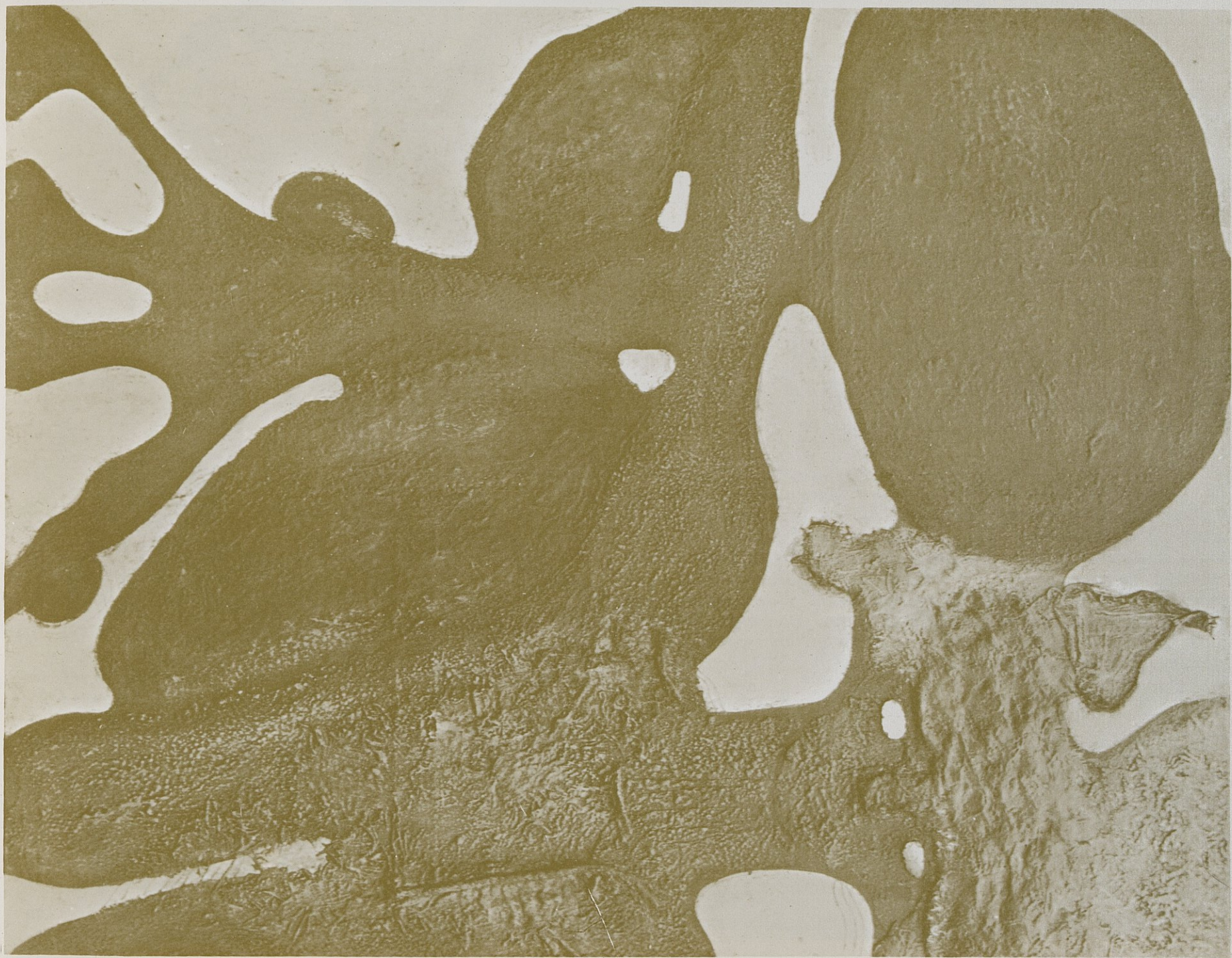
ELLES-MEMES

Parchemins pour l'avenir des Amazones : pour un Théâtre d'Ailes je tente le vent et ces grands oiseaux pourpres et hyacinthes, mes Chérubiniques Voyageuses.

Scènes androgynes dans chacune de mes demeures psychiques. Revêtues du soleil des hautes langues anciennes qui le nomment au féminin, mes Reines Urgentes surgissent de leur seule origine qui est le don, et s'élèvent vers de fulgurants avènements dans l'ossature de l'oeuvre où je sème les poudres du rire aux couleurs de la vérité de l'amour sur le dessin du corps adoré où le bleu et le rouge s'étreignent pour le violet de l'essor de la passion, où l'aube mordorée se mêle d'outre-mer pour la naissance d'un arbre-de-vie en terre de sienne dans le nombril d'une grande Déesse ressuscitée.

Voici l'inépuisable contrée de sa peau décryptée par l'oeil des vivantes, caressée du souffle de ces Hors-la-Loi éprises d'harmonie, Etrangères à l'ordre, ne craignant pas l'au-delà ici-même, respirant une immédiate éternité sous l'ogive de l'aisselle d'une nouvelle Hellène, où leur ciel sans fin commence un très beau sourire suspendu au-dessus de la mer.

Tendue de future lumière, la force amoureuse des femmes met debout l'audacieux rêve et lui donne en une geste puissante les ardentes ailes des êtres en devenir : ELLES-MEMES.



Ces visages qui vous fixent, ces regards vides (et pourtant si intenses, comme emplis d'un trop plein d'expérience, absents parce qu'ils n'ont plus rien à apprendre), ces gestes figés : autant de moments d'une histoire toute personnelle, autant de hauts-faits d'une mythologie que nous sommes condamnés à reconstituer très patiemment, pièce par pièce, tableau après tableau. Et nous n'y arriverons pas. Nous ne saurons jamais quel exact discours tenait, ou tentait de tenir, cette femme au collier de dentelle et cette autre au corps de perles, de rideaux et de tissu grossier. Mythologie jamais inscrite, jamais développée : on en voit seulement les repères, les bornes, ou les traces.

Pour nous, spectateurs, cette alchimie sera toujours étrangère qui transforme le plus vulgaire morceau d'étoffe en la plus somptueuse parure, qui donne à la toile de jute les fonctions et les pouvoirs de la soie. Il restera des visages. Ni beaux ni laids, ni faits pour plaire, ni faits pour déplaire. Ils sont arrivés sur la surface du tableau poussés par une toute autre nécessité que celle de séduire. Ils grimacent, ils grincent, ils ricangent. Les nez s'étirent démesurément et les bouches se fendent en cercles cruels ; il y a des mépris plus dangereux que les haines et des sourires plus trompeurs que la pire des indifférences. Les passions s'agitent pour des raisons que nous ne saurons jamais. Ces personnages ainsi se contentent d'être là. Ils se montrent, mis en scène ingénument. On ne leur fait dire rien d'autre que ce qu'ils sont dans l'instant de leur apparition. La durée qui les a portés jusqu'ici, le temps qui les a mûris est aboli : ils ne sont qu'un moment d'existence. Ils viennent fortuitement, comme des créatures de cauchemar ou comme des amis de rencontre, à l'insu même de leur créateur, portés par des pulsions secrètes terriblement agissantes.





Lena VANDREY

Née en Pologne, d'origine Russo-Germanique. Autodidacte, peint dès l'enfance, voyage et se fixe définitivement dans le Languedoc pour y travailler à partir des matières qu'elle y découvre.

maison de la culture · grenoble 26 mars · 2 mai 76





RIL · LENA VANDREY · ARMAND AVRIL ·
AVRIL · LENA VANDREY · ARMAND AVF